

Des expositions collectives

« *Plus de lumière* », Villa Arson, Nice, 1998 –

« *Rendez-vous d'automne* », Printemps de Septembre à Toulouse, 2008

Paradoxalement, toutes les expositions personnelles de Claude Lévêque sont en réalité des expositions collectives. Non pas au sens où elles incluraient les œuvres d'autres artistes dans un espace dont il signerait alors l'arrangement curatorial — « *Les expositions de groupe m'intéressent, commente-t-il, si elles peuvent révéler une attitude générale, mais tout en préservant les individualités — je ne suis pas pour le travail de groupe¹* ». Si « collectif » il y a donc chez Claude Lévêque, c'est plus profondément dans la mesure où ses « solo-shows » interrogent l'être-social, sondent les formes de la vie collective, mettent en scène des environnements aussi bien intimes que communautaires où le corps individuel qui y inscrit sa présence est certes celui d'un sujet sensible, mais largement ouvert et traversé par le social. Chez lui, les objets anonymes et vides n'ont pas tant la valeur de pièces à contempler que celle de cartes-mémoire, objets actifs et rechargés d'affectivité. Très évidemment, le spectateur lui-même participe au caractère privé et collectif de ces expositions : il y est requis à la fois en tant qu'individu singulier et animal politique. L'artiste ménage d'ailleurs parfois dans la topographie sensorielle de ses expositions des espaces-temps au sein desquels le visiteur est isolé dans ses sensations, comme ramené à son unicité propre, obligé de déambuler par exemple dans une salle complètement obscure — mais loin d'être désert, ce dispositif est au contraire hanté par une présence autre, par la voix murmurante d'une chanson triste, la déflagration d'une arme à feu, ou le souffle effrayant des pales d'hélicoptères. Quant au « Je » de l'artiste, qui apparaît parfois dans ses œuvres, il est également collectif, l'équivalent du « nous » de « Nous sommes heureux », texte-néon auquel répond par antithèse le terrible et fameux « Je suis une merde » — où se donne à voir un « je » à la fois merdique et philosophique, autant dire universel mais pas transcendantal. Car le « Herr Monde » de Lévêque est sans au-delà.

On choisira donc, à dix ans d'intervalle, deux expositions à la fois personnelles et collectives qui interviennent à ce sujet comme des marqueurs importants de son œuvre : « *Plus de lumière* », réalisée en 1998 à la Villa Arson de Nice, et plus récemment « *Rendez-vous d'Automne* », lors de l'édition 2008 du Printemps de Septembre de Toulouse dirigée par Christian Bernard. En effet, l'exposition de la Villa Arson signifia de manière très spectaculaire un véritable tournant formel : depuis quelques temps déjà l'artiste s'éloignait de la forme autobiographique, quittait progressivement le monde des objets, et dans cette exposition il s'intéressa à travailler essentiellement avec le son et la lumière. Mais ce choix plastique signifia très évidemment aussi le passage à un autre mode d'écriture du collectif : « *Au début de mon parcours artistique, confiait-il à l'époque², j'ai d'abord travaillé avec des objets autobiographiques, du mobilier lié à mon enfance, et j'essayais de restituer des situations, des instants qu'on a tous connus enfants. Maintenant, je travaille sur des mythologies plus collectives et plus adultes : la prison, l'école, l'hôpital* ». Passant des mythologies individuelles aux mythologies collectives, et élargissant à la catégorie de l'espace la notion d'objet « transitionnel » chère au psychanalyste Winnicott, Lévêque nous faisait ainsi passer de l'effroi à la sécurité à travers une série d'installations hésitant entre le dortoir, la prison ou l'asile, le tout de ce labyrinthe travaillé par un éclairage soigneusement choisi : des tubes de néon enduits de gélatine, « *ce qui donne une lumière forte et glaciale de loin, mais très douce quand on est dans la pièce* ». On longeait ainsi le couloir d'une douche collective baignée de jaune, ou plus loin, derrière une grille métallique, un lustre en cristal et des ceinturons en cuir suggéraient une back-room aussi attrayante qu'inquiétante.

Fin de partie : dix ans plus tard, en 2008, « *Rendez-vous d'Automne* » apparaît sinon comme la clôture, du moins comme la phase terminale de ce long cycle d'œuvres et d'expositions notamment consacrées à sonder les formes et les mythologies de la vie collective. Transformant la vieille Maison Eclusière de Toulouse en une sorte de maison de retraite désaffectée de ses occupants, baignant dans une atmosphère « d'automne augmenté³ » où des feuilles mortes en décomposition envahissent à tous les étages le sol de la Maison Eclusière, avec en bande-son la chanson-titre « *Rendez-vous d'automne* » de Françoise Hardy psalmodiée par une chorale de retraités⁴, cette exposition prend la forme d'une fin de voyage, symbolisée encore par ce vieil autobus parké à l'intérieur de l'espace d'exposition, comme remis au dépôt, le moteur encore ronflant, devant une rangée de panneaux de signalisation inversés. Là encore, comme l'analysait déjà Eric Troncy en 2001 à propos d'autres environnements, « *l'idée que la fête est finie prendra corps au sens très littéral de l'expression : nombre de ses œuvres se présentent alors sous la forme d'une sorte d'image en trois dimensions dans laquelle le visiteur pénètre trop tard*⁵ ». Tout, dans ce voyage arrêté, dans cet autre *Hiver de l'Amour*, remémorise des deuils passés, anticipe de prochaines disparitions, construit en filigrane le récit de nos fins de vie : les chaises vides dans le patio, le bruit du vent qui emporte dans son souffle la voix des retraités. Tandis qu'à l'étage supérieur, où des voix mêlées font entendre un chuchotement sourd, les fenêtres violemment murées des appartements évoquent alors d'autres départs soudains, d'autres expulsions, suggérant aussi bien un deuil individuel que la longue Histoire des déportations. On retrouvera souvent dans son œuvre ce double registre où la référence autobiographique croise l'Histoire, « avec une grande hache⁶ », à l'image par exemple du *Grand Sommeil*, installation monumentale réalisée en 2007 au Mac/Val, vaste dortoir fantôme où des lits d'enfants vides et luminescents sont suspendus au plafond.

Enfin, essentielle à la pratique de l'exposition développée depuis vingt ans par Claude Lévêque, et point de croisement du collectif et du privé, se tient la question du lieu : qu'il investisse un appartement HLM (« *Appartement occupé* », Bourges, 1994), un centre d'art comme la Villa Arson, ou la Maison Eclusière de Toulouse, ses interventions fictionnelles, son travail de la lumière ou du son, son vocabulaire émotif, l'importation de matériaux hétérogènes et la rescénarisation du parcours aboutissent à une transformation générique du lieu : dortoirs, hangars, asiles, hôpitaux, maison de retraite, tout un imaginaire collectif vient ainsi « occuper » l'endroit et crée les conditions d'un nouveau « lieu commun ». Dans ces « espaces transitionnels » où se côtoient pulsions de vie et de mort, effroi et sécurité, liaisons et déliaisons, il s'agit moins alors de révéler l'architecture que d'en modifier la matérialité, d'en faire dévier l'histoire, d'en altérer, au sens propre du terme, l'identité. Prenant alors ses distances avec une stricte conception de l'in situ, Claude Lévêque accomplit sur l'espace une reconfiguration plastique qui s'opère généralement sur le sujet : anamorphose du lieu.

Jean-Max Colard

¹ « Société année zéro », interview par Guillaume Nez, *Purple Prose* 5, p. 19.

² Jean-Max Colard, « Nos années lumière », *Les Inrockuptibles*, n° 142, mars 1998, p. 58-59.

³ Claude Lévêque, *Le Printemps de Septembre à Toulouse*, catalogue, 2008, p. 13.

⁴ Plus précisément, et plus autobiographiquement, il s'agit de la chorale de la maison de retraite Henri-Marsaudon, à Varennes-Vauzelle, dans la Nièvre, où résidait la mère de l'artiste.

⁵ Eric Troncy, *Claude Lévêque*, Hazan, Paris, 2001.

⁶ Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Tel Gallimard, Paris, p. 13.